SERMON

SUR LE

Verſ. XIV. du Chapit. VII

DE

L'ECCLESIASTE.

Au jour du bien, uſe du bien, & au jour de l'adverſité prens y garde. Auſſi Dieu a fait l'un à l'oppoſite de l'autre, afin que l'homme ne trouve rien à redire apres lui.

Prononcé à la Haye le 21. Novembre. 1685, Jour de jeûne.

Par JEAN CLAUDE *Miniſtre.*

Imprimatur, Z. Iſham, *R. P. D.* Henrico *Epiſc.* Lond. *à Sacris. 7. Cal.* Febr. 168⅝.

A LONDRES,

Par B. GRIFFIN Imprimeur dans *l'Old Baily.*

Et ſe vendent dans le Strand.

Chés JEAN CAILLOÜE', au long d'Exceter Exchange à la Librairie Françoiſe.

Et

La veuve RENE' PEAN, vis à vis York-buildings, à la Bible d'Or. 1686.

SERMON

SUR LE

Verſ. 14. du Chap. 7. de l'Eccleſiaſte.

Au jour du bien, uſe du bien, & au jour de l'adverſité prens y garde. Auſſi Dieu a fait l'un à l'oppoſite de l'autre, afin que l'homme ne trouve rien à redire aprés lui.

Prononcé à la Haye le 21. Novemb. 1685. Jour de jeûſne.

MES FRERES.

DE quelque côté que je regarde cette ſainte ſolemnité que nous célébrons aujour'd hui ; j'y trouve une image de ce qui ſe vit autrefois dans le retabliſſement du Temple de Jeruſalem, deux caracteres fort differens, l'un de paix & de benediction, & l'autre de deüil & de contrition, la triſteſſe & la joye, l'affliction & la conſolation, le pleur & le chant de triomphe mêlez enſemble. En effet ſi je conſidere ſa deſtination, nous ſommes d'une part aſſemblez pour rendre graces à Dieu de tant de faveurs que ſes mains paternelles répandent abondamment ſur ces bien-heureuſes Provinces! He qui doute que

ce ne ſoit là la matiére d'une grande joye? Mais nous ne le ſommes pas moins pour deplorer les triſtes ravages qu'a ſouffert, & que ſouffre encore une des plus conſiderables parties de nôtre Sion myſtique! He qui ne voit que c'eſt là le ſujet de la plus vive, & de la plus profonde affliction qui ſe puiſſe concevoir? Si d'ailleurs je porte mes yeux ſur les perſonnes qui compoſent cette aſſemblée j'y trouve de même des biens & des maux, des proſpéritez, & des calamitez, & ce qu'il-y-a de plus remarquable, c'eſt que je les y trouve non diſtinctes ou ſeparées, comme l'étoient les tenebres, & la lumiere, lors que ſur les bords de la Mer rouge, elles diviſoient le camp des Iſraëlites, & celui des Egyptiens; mais je les y trouve confonduës, & melées enſemble, par un effet admirable de nôtre mutuelle charité. La charité de Jeſus Chriſt nous étreint, dit S. Paul, c'eſt à dire, qu'elle nous lie, nous ſerre, & nous unit les uns avec les autres! ſage diſcours dont vous, & nous ſommes aujourd'hui le Commentaire. Vous peuple heureux, & benis de Dieu qui joüiſſez de la ſureté du port, vous compatiſſez au malheur de vos freres qui ſont encore tout moites de leur naufrage, vous leur tendez les bras, & pour les eſſuyer vous leur ouvrez vôtre ſein. Nous triſtes réchappez du naufrage, nous nous rejoüiſſons avec nos freres de la paix & de la tranquilité dont ils joüiſſent, & nous en beniſſons Dieu de tout nôtre cœur. La difference des mouvemens s'y fait reconnoître, la douleur y eſt, la joye y eſt; mais la charité leur a fait changer de ſituation, & de place; la joye a pris celle de la douleur, & la douleur a pris celle

de

de la joye. C'eſt un échange, ou pour mieux dire, c'eſt un mélange que la grace a fait, & qu'elle a ſi bien fait, qu'à peine peut on diſtinguer les heureux d'avec les malheureux, les tranquiles d'avec les affligez. Auſſi eſt-ce, Mes freres, ſur ce fondement que j'ay crû vous devoir parler aujourd'hui de l'un & de l'autre de ces deux états : je veux dire de la proſperité, & de la calamité, & vous en parler en commun, dans la veuë de nous inſtruire tous enſemble de l'uſage que nous en devons faire. Ecoutez nous donc je vous prie en commun, pendant que je vous expliqueray l'un des plus beaux & des plus ſalutaires preceptes de la divine Morale de Salomon. *Au jour du bien, uſe du bien, & au jour de l'adverſité, Prens y garde. Auſſi Dieu a fait l'un à l'oppoſite de l'autre, afin que l'homme ne trouve rien* à redire *aprés luy.* La matiére eſt grande, & digne par elle même de toute vôtre attention, mais ayant, comme vous voyez qu'elle a, une ſi juſte proportion avec ce que nous ſommes, & ce que nous nous ſentons aujourd'hui, nous avons lieu d'en eſperer encore un plus grand fruit. Pour y contribuer donc de ma part autant que je le pourrai, mon diſcours aura deux parties : dont la prémiére contiendra quelques obſervations neceſſaires à l'intelligence du texte, & la ſeconde nous en fera l'application. La prémiére fournira des lumiéres à l'eſprit, & la ſeconde ſervira de direction au cœur. Dieu veüille nous conduire dans l'une & dans l'autre, & faire reüſſir le tout à ſa Gloire, & à nôtre ſanctification. Amen.

Aujour du bien, uſe du bien, & aujour de l'adverſité, Prens y garde. Ces paroles ſuppoſent d'abord en général la même choſe que nous venons de remarquer

quer en particulier touchant les deux caractéres de cette journée, l'un de joye & l'autre d'affliction; car elles nous enſeignent que Dieu a partagé toute la vie de ſes fideles en deux tems, celui du calme, & celui du trouble, celui de l'angoiſſe, & celui de la proſperité. Les jours de l'Egliſe ne ſont pas tous égaux, nous en avons d'orageux; mais nous en avons auſſi quelquefois d'agreables & de ſereins, & il y a auſſi le jour de l'adverſité. David nous l'enſeigne ainſi dans le Pſeaume ſoixante & onziéme. *O Dieu*, dit-il, *qui eſt ſemblable à toy, qui m'as fait voir pluſieurs détreſſes, & pluſieurs maux, & puis tu m'as rendu la vie, & m'as fait remonter hors des abymes de la terre.* Ailleurs il dit *que le juſte a des maux en grand nombre, mais que l'Eternel le delivre de tous.* Quelque long que ſoit nôtre ſejour ici bas, il ſe paſſe preſque tout entier dans une continuelle révolution de maux & de delivrances: ces deux choſe ſe tiennent par la main, la fin de l'une eſt le commencement de l'autre, & c'eſt une des principales differences qui diſtingue le Ciel & l'Enfer d'avec la terre; car dans le Ciel il n'y a qu'une eternelle felicité, & dans l'Enfer un eternel malheur: au lieu que ſur la terre le repos ſuit le trouble, & le trouble ſuit le repos. J'avoue que c'eſt une vérité que l'experience de tous les ſiécles nous apprend, & cependant l'Ecriture ne laiſſe pas de nous la remettre devant les yeux pour deux raiſons; l'une parce que c'eſt une des plus importantes leçons de la Religion, & qui ſert de baſe, & de fondement à nôtre ſageſſe, & l'autre que c'eſt l'ordinaire des hommes de ne s'attacher qu'au preſent, & de ne regarder l'avenir que comme une choſe éloignée, où ils ne doivent prendre que peu d'interêt.

Ils

Ils ſont fiers dans la proſpérité & lâches dans l'adverſité, le bien les enfle, & le mal les aneantit. David luy-même quoi qu'accoûtumé aux changemens de ſa condition, ne laiſſe pas de reconnoître qu'il étoit tombé dans ces excés. *Quand j'étois*, dit il, *dans ma Proſperite, je diſois, je ne ſeray jamais ébranlé ; mais ſi tôt que tu as caché ta face, je ſuis devenu tout éperdu.* Il nous eſt donc extrémement neceſſaire de ne perdre point de vuë l'un & l'autre de ces deux jours, & c'eſt pour cela que l'Ecriture nous en parle ſi ſouvent.

Mais pourquoi, direz vous, donne t'elle également le nom de jour à deux tems qui ſont ſi differens? Pourquoi ne pas dire le jour du bien, & la nuit de l'adverſité? La juſteſſe de l'oppoſition ſembloit le demander ainſi. Je répons que l'expreſſion de Salomon ne pouvoit être plus ſage, car ſans dire que c'eſt le ſtile ordinaire de l'Ecriture d'employer le terme de jour pour marquer indifféremment toute ſorte de tems, à cauſe dequoi elle nous parle du jour de la mort, du jour de la deſtruction, de même que du jour de la paix & du jour de l'abondance; ſans toucher, dis-je, à cela, il eſt certain que le tems de l'affliction n'eſt pas moins un jour que celui des bénédictions temporelles. L'un eſt un jour d'aiſe, & de felicité: mais l'autre eſt un jour d'inſtruction, & de correction, la lumiére de l'un eſt douce à la chair, & à la nature: mais celle de l'autre eſt profitable à l'eſprit, & à la conſcience, l'un éclaire pour la vie animale & terreſtre: mais l'autre éclaire pour la vie de la regénération. C'eſt pourquoi dans la langue originale du Vieux Teſtament, le même terme qui ſignifie châtier, ſignifie auſſi enſeigner, comme pour dire que le châtiment eſt une eſpece de jour qui illumine les yeux,

& qui donne de l'intelligence, & le Prophete ſemble y avoir fait alluſion au Pſeaume quatre vingt treiziéme. *Bien-heureux*, dit-il, *eſt l'homme que tu reprens, ô Eternel, que tu inſtruits en ta loy*, & au Pſeaume cent dix neuviéme. *Il m'eſt bon que j'aye été affligé, afin que j'apprenne tes ſtatuts.* Le tems de l'adverſité eſt donc un jour, de même que celuy du bien, Salomon ne devoit pas s'en exprimer autrement, & il faut ſeulement voir ce qu'il nous ordonne en particulier touchant l'un & l'autre. *Au jour du bien, uſe du bien & au jour de l'adverſité Prens y garde.*

Uſe du bien; il veut dire à mon avis trois choſes, la premiére eſt que nous devons joüir des benedictions temporelles, lors qu'il plaît à Dieu de nous les donner. Il y a des gens qui ſe font un principe de Religion & de piété de ſe priver eux-mêmes volontairement des biens que la naiſſance ou l'induſtrie, ou quelqu'autre de ces voyes du commerce humain leur ont legitimement aquis, & d'affecter la miſere & la pauvreté, comme un Etat où il y a plus de gloire & plus de merite : Mais c'eſt être ingrat aux faveurs divines; c'eſt ſe ſouſtraire de deſſous l'ordre de la Providence; c'eſt vouloir être plus ſage que Dieu, & entreprendre de changer ce qu'il a fait dans la deſtination des choſes, comme ſi cela n'étoit pas bien fait. Un ſujet ne peut ſans crime refuſer rien des liberalitez de ſon Prince! & combien moins le peut une creature à l'égard de Dieu. *Uſe du bien* donc, c'eſt à dire, reçoi le bien lors que Dieu, te l'envoye Poſſede-le avec acquieſcement, & aye de la joye quand tu as un juſte ſujet d'en avoir. En ſecond lieu je ne doute pas que Salomon n'ait eû deſſein de nous donner ici un autre précepte plus important

portant, ſi vous voulés, que le premier, c'eſt que quelque innocente que ſoit la poſſeſſion des biens de cette vie, il faut pourtant ſe ſouvenir que nous n'en ſommes ni les Maîtres, ni les Seigneurs abſolus, & que nous n'en avons à proprement parler que l'uſage. Dieu qui eſt le Createur de toutes choſes en eſt auſſi le ſouverain & perpétuel Seigneur, il ne peut jamais ſe depouiller de ſon droit, & en les diſtribuant aux hommes, il ſe reſerve toûjours le pouvoir & l'autorité de les ôter & de les tranſporter lors qu'il lui plaira. Et c'eſt pourquoy Job aprés toutes les pertes qu'il avoit faites, diſoit, *l'Eternel l'a donné, l'Eternel l'a ôté, le nom de l'Eternel ſoit benit*, reconnoiſſant que tout eſt en la diſpoſition de Dieu, & que de quelque maniére qu'il en uſe il ne nous fait point de tort. *Enfin* uſer du bien, ſignifie n'en abuſer point; mais regler les ſentimens que nous en devons avoir à la proportion de ce qu'ils ſont en effet; c'eſt a dire, les regarder toûjours comme fragiles & de peu de prix, les rapporter à la gloire de celui qui nous les a donnez, & ne les detourner jamais de leur naturelle deſtination. Salomon condamne ici deux vices oppoſez, l'avarice & la prodigalité; l'avarice qui fait que les biens nous poſſedent plutôt que nous ne les poſſedons, qui captive nôtre cœur, & leur donne tout nôtre amour, ne nous permettant pas même de nous en ſervir, de peur d'être moins riches par leur uſage; la prodigalité qui nous les fait follement diſſiper au ſervice de nos paſſions, changeant leur legitime uſage en crime, & leur joüiſſance en occaſion de peché. C'eſt à quoi la plus part des hommes ſont ſujets; car à peine s'en trouve t-il un entre mille, qui ne tombe dans l'une ou dans l'autre

de ces deux extremitez, ou de devenir eſclaves de leurs richeſſes, ou d'en être des diſpenſateurs injuſtes & inſenſez. S. Paul a eu égard aux prémiers, quand il a dit que l'avarice étoit *une Idolatrie*, J. C. a voulu marquer les autres, lors qu'il a donné aux richeſſes le titre *d'iniques*, & les Hebreux les ont joints enſemble, quand ils ont voulu que le même terme qui parmi eux ſignifie *les richeſſes*, ſignifiât auſſi & *l'Idole*, & *l'iniquité*, pour nous apprendre de quelle maniére les hommes abuſent de leurs biens, s'en faiſant ou une divinité chimerique, ou un inſtrument de débauche & de corruption. Nôtre texte nous ramene de ces deux égarements, *au jour du bien*, dit-il, *uſe du bien*.

Ce qu'il ajoûte, & *au jour de l'adverſité*, *Prens y garde*, mérite une particuliere conſideration; car ſi dans la Proſperité nous avons beſoin d'une direction, elle ne nous eſt pas moins neceſſaire dans l'affliction. Prémiérement il me ſemble que Salomon a eu deſſein de corriger ici d'un côté les foibleſſes de la nature, & de l'autre la férocité de l'ancienne Philoſophie, & de nous montrer le juſte milieu qu'il faut garder pour marcher dans les voyes de la véritable ſageſſe. Dans nos plus grandes angoiſſes, la nature ne nous inſpire que des clameurs, & des plaintes inutiles, & une vaine Philoſophie qui a été de tous les ſiécles ne nous donne pour remede qu'une certaine inſenſibilité qui convertit les hommes en rochers, & qui leur commande de regarder d'un œil égal les maux & les biens, & de ſe rendre inacceſſibles à la douleur, & à la joye. La véritable ſageſſe n'a rien de tel, elle regarde les cris & les plaintes comme des mouvemens jettez à l'avanture & qui ne produiſent rien, des mouvemens qui ne procedent point de la

Raiſon

Raiſon ; mais qui viennent ſeulement de la partie animale, & qui par conſequent ne ſont pas bien dignes de l'homme, elle regarde auſſi cette prétenduë inſenſibilité, quand même elle ſeroit poſſible, comme un Etat Criminel ; n'y ayant rien de plus Criminel que de vouloir dépouiller les ſentimens de l'humanité, & de recevoir également des choſes qui nous traitent ſi inégalement, & qui ſont dans une ſi manifeſte oppoſition, Que veut-elle donc que nous faſſions ? Salomon nous benſeigne ici, *au jour*, dit'il, *de l'adverſité*, *Prens y garde*. Le jour de l'adverſité n'eſt ni un jour d'emportement de colére, ou de reproche, ni un jour de ſtupidité ; ce n'eſt ni un tems de s'abandonner à la douleur, ni un tems de ſe repoſer, & de dormir profondement. C'eſt un tems & un jour de méditation, & de réflexion, *Prens y garde.*

Mais que veut dire ce *Prens y garde*, & que faut-il faire pour s'en acquitter ? M. F. pour s'en acquitter, il faut ſoigneuſement conſiderer la nature des afflictions, en pénetrer les cauſes, & les raiſons, en regarder la fin, en voir les effets, ou les ſuites, en chercher les remedes, & en un mot les tourner de tous côtez pour les bien connoître, & pour tacher d'en profiter. Il en faut conſidérer la nature ; car Dieu veut que nous ſentions ſes châtimens, & que nous en goûtions toute l'amertûme ſans en laiſſer rien échapper. Ce ſont de fauſſes conſolations que celles qui ne cherchent qu'à divertir la douleur, & à l'étourdir par d'autres objets, ou celles qui prennent le parti d'adoucir les maux & de les extenüer comme ſi ce nétoit rien. La vraye ſageſſe ne trompe perſonne, elle nous ouvre au contraire les yeux pour nous faire reconnoître

l'af-

l'affliction dans tous ſes degrez, & dans toute ſon étenduë. Il en faut aprés cela bien pénétrer les cauſes & les raiſons ; car c'eſt de là principalement que doit dependre le fruit que nous en pouvons eſperer, & par conſequent il en faut faire un des premiers ſujets de cet examen. Mais il en faut encore regarder la fin ; c'eſt à dire, reconnoître le but que Dieu s'eſt propoſé, quand il nous a fait ſentir la peſanteur de ſes verges, afin de répondre autant qu'il nous ſera poſſible à toute leur deſtination, & aux veuës de la Providence. Il en faut voir les ſuites & les effets ; car c'eſt par ce moyen que nous les ſoutiendrons avec plus de courage & de conſolation. Et enfin il en faut chercher les remedes ; mais il les faut chercher dans leurs veritables ſources, & par les voyes que la Religion, qui eſt la ſeule ſolide, & ſincére prudence, nous peut enſeigner. Voilà ce que veut dire *y prendre garde*: voilà ce que Salomon s'eſt propoſé dans cet excellent precepte. Examinons maintenant ce qui ſuit *Dieu*, dit-il, *a fait l'un à l'oppoſite de l'autre, afin que l'homme ne trouve rien à redire aprés lui*, Avant que d'aller plus loin, il eſt bon de remarquer ici la déciſion d'une tres-importante queſtion qui dans tous les ſiécles à tenu l'eſprit des hommes en ſuſpens tant qu'ils ont été privez de la lumiére de la Revelation, touchant l'origine des biens & des maux, & la premiere cauſe des mouvemens qui arrivent dans l'Univers. Les uns les ont attribuez à une aveugle & témeraire fortune, les autres à une je ne ſay quelle fatalité, qu'ils ont établie dans un enchainement inſurmontable des cauſes ſuperieures avec les inferieures ; les autres aux lumiéres de la prudence humaine, ou aux égaremens de l'imprudence, & les autres enfin aux caprices. & aux

mou-

mouvemens inégaux de ce quils ont appellé nôtre franc arbitre. Mais Salomon nous enſeigne ici la vanité de toutes ces differentes penſées en nous diſant que c'eſt Dieu qui fait les deux jours, celuy du bien & celuy de l'adverſité. En effet, ſi lorſque nous voyons un vaiſſeau ſans guide & ſans Pilotte, abandonné au gré des flots & des vens, nous ne pouvons pas concevoir ſans Miracle qu'il arrive heureuſement au port, ni qu'il demeure longtems ſans perir ; comment ſe peut on empêcher dans une ſi grande variété de cauſes & d'effets, de mouvemens & de relations, d'accidens & de revolutions imprévuës, qui ſe voyent depuis tant de ſiécles dans l'Univers, de reconnoître qu'il y a une intelligence ſupréme & infinie, qui meut & qui gouverne tout ce grand corps, & qui le fait ſubſiſter ? C'eſt ce que l'Ecriture nous enſeigne en mille endroits, *Il ſoûtient*, dit S. Paul au prémier des Hebreux *toutes choſes par ſa parole puiſſante*: & ailleurs, *Nous avons en luy la vie le mouvement, & l'être.* Et David au Pſ. 147. *Il conte le nombre des étoiles, il les appelle toutes par leur nom, il couvre les Cieux de nuées, il apprête la pluye pour la terre, il fait produire le foin aux montagnes, il donne la paſture au betail, & aux petits du corbeau lors qu'ils crient.* Mais en particulier, il n'y a rien de plus ordinaire dans l'Ecriture que de lui rapporter les biens & les maux, les proſpéritez & les calamitez. *Le ſurhauſſement*, dit le Prophete, *ne vient ni d'Orient, ni d'Occident, ni du deſert ; c'eſt Dieu qui gouverne, il abbaiſſe l'un, & il éleve l'autre.* Et Jeremie au 3. Chapitre de ſes Lamentations, *Qui eſt celuy qui dit qu'une choſe à été faite, ſans que le Seigneur l'ait commandée. Les maux & les biens ne procédent-ils*

pas

pas du mandement du tres-haut ? Auſſi Iſaye l'introduit lui même diſant, *Je ſuis l'Eternel, il n'y en a point d'autre que moi. Je forme la lumiére, & je crée les tenebres, je fay la paix, & je crée l'adverſité. C'eſt moy l'Eternel qui fais toutes ces choſes là.*

Mais il les a faites, dit Salomon, *à l'oppoſite l'une de l'autre.* Ces paroles marquent prémiérement l'ordre & la revolution continuelle que Dieu a établi entre les deux jours, & nous enſeignent qu'ils ſe ſuccedent mutuellement, & preſque ſans interruption ; de telle ſorte qu'ils rempliſſent également toute la vie du fidele. Il ſemble que Dieu en a uſé dans l'œconomie de l'Egliſe à peu prés de la méme maniere qu'il a fait dans celle de la nature, où par des intervalles differens, il a partagé par tout également le jour & la nuit, la lumiére & les ténébres, de ſorte qu'il n'y a aucun lieu ſur la terre qui n'ait autant de l'un que l'autre, quoi que les diviſions en ſoient par tout inégales. Dans l'Egliſe de même il a tellement diſtribué le calme & la tempête, le bien & le mal, que les portions en ſont égales par tout ; quoy que la diſtribution s'en faſſe diverſement. Mais les paroles de nôtre texte ſignifient encore quelque autre choſe ; car elles veulent dire que Dieu a mêlé, & enchainé, pour ainſi dire, enſemble ſes faveurs & ſes châtimens, de ſorte que ce ſont comme deux lignes paralelles, ſur leſquelles il nous fait ſans ceſſe marcher. N'avez vous point quelquefois médité ſur ces ſaintes paroles du Pſeaume 81. où David introduit Dieu diſant à ſon peuple, *Je t'ai reponda de la cachette de mon tonnerre*, & ſur celles de Jeſus Chriſt, au 3. de l'Apocalypſe, *je reprens & châtie tous ceux que j'aime.* Vous y voyez l'amour & le châtiment, le tonnerre

&

& la réponſe, la bonté jointe avec la ſeverité, & la ſeverité tempérée par la bonté. Tant que nous ſerons ici bas, Dieu nous traitera toûjours de cette maniére, ſes bénédictions ſeront toûjours accompagnées de quelque amertume, & dans ſa colere il ſe ſouviendra toûjours d'avoir pitié. Le jour du bien & celui de ladverſité ſeront toûjours à l'oppoſite l'un de l'autre. Il les a mis comme les Cherubins de l'ancienne Arche, qui ſe regardoient mutuellement, ils ſe ſervent l'un à l'autre de correctif.

Mais pourquoi Dieu en a-t'il uſé de cette maniére? C'eſt ce que Salomon nous apprend dans les derniéres paroles de nôtre texte, *afin*, dit-il, *que l'homme ne trouve rien à redire aprés lui.* Son ſens eſt que cette conduite porte les marques d'une ſageſſe ſi profonde, que la raiſon humaine elle même, quelque encline qu'elle ſoit à cenſurer les œuvres de Dieu, ſera contrainte d'y acquieſcer, & de l'adorer. En effet qu'y a-t'il de plus digne de nôtre admiration, que cette divine œconomie dans laquelle le Seigneur a égard & à nous & à luy même, à nôtre ſalut & à ſa gloire? A nous; car comme la Nature eſt en nous un compoſé de deux parties, de la corruption & de l'infirmité des reſtes de nôtre peché & d'une trés grande foibleſſe, il faut néceſſairement que les voyes de ſa Providence, dans la diſpenſation des choſes temporelles, ſe rapportent à l'une & à l'autre. S'il ne nous donnoit que des jours de bien, nôtre infirmité en ſeroit ſoulagée; mais nôtre corruption n'en ſeroit pas reprimée; & s'il ne nous envoyoit que des jours d'adverſité, il corrigeroit nôtre corruption; mais il engloutiroit nôtre foibleſſe. Il a donc mis ces deux choſes à l'oppoſite l'une de

l'autre

l'autre, afin de pourvoir à tout, il ſe ſert du jour du bien pour nous laiſſer reprendre des forces; il ſe ſert du jour de l'adverſité pour dompter nos paſſions & pour arrêter le cours de nos iniquitez. David ne reconnoiſſoit pas mal l'utilité & la néceſſité de ces deux jours. Il confeſſe celle du jour de l'adverſité dans le Pſeaume 119. *Avant que je fuſſe affligé, j'allois*, dit-il, *à travers champs; mais maintenant j'obſerve ta parole.* Il ſe déclare ſur celle du jour du bien au Pſ. 39. *deporte toy, de moi, avant que je m'en aille, & que je ne ſois plus.* Auſſi étoit ce la forme de l'Alliance que Dieu avoit faite avec ſa poſterité, *Je le conſtituray l'ayné, & le ſouverain des Rois de la terre. Je luy garderay ma gratuité à toûjours; mon alliance luy ſera ferme. Je rendray ſa poſterité éternelle, & ſon trône comme les jours des Cieux. Et ſi ſes enfans laiſſent ma loy, & ne marchent pas ſelon mes ordonnances, s'ils violent mes ſtatuts, & qu'ils ne gardent pas mes commandemens, je viſiteray de verge leur transgreſſion, & de playes leur iniquité: mais je ne retireray point de luy ma gratuité, & ne luy faillieray point ma foy.* Mais je dis de plus, que dans cette conduite Dieu, a égard à luy même & à ſa gloire. On a dit il y a longtems ſur le ſujets des méchans, que Dieu ne ſauroit mieux regler ſes voyes à leur égard, qu'en faiſant, comme il fait quelquefois, tomber ſur eux ſes jugemens, & en les laiſſant auſſi quelquefois impunis. Car s'il ne les puniſſoit jamais en cette vie on pourroit revoquer en doute ſa Providence, & s'il les puniſſoit toûjours, on pourroit douter du jour de ſon jugement à venir, & des peines de la ſeconde vie. Il faut dire la même choſe touchant les fideles, s'il ne leur envoyoit pas quelquefois des jours de paix & de tranquillité, on

ne

douteroit de ſon amour envers eux, & s'il ne les viſitoit pas quelquefois du jour de l'adverſité, on ne connoîtroit pas qu'il prit ſoin de les corriger, & de les former à la vraïe piété. Il faloit donc mettre l'un à l'oppoſitite de l'autre pour obliger l'homme à reconnoître la ſouveraine ſageſſe de ſon Createur.

Ce ſens, comme vous voyez, eſt fort beau, & fort digne de la penſée de Salomon; cependant je ne puis m'empêcher de vous dire qu'on peut encore luy en donner deux autres, qui ne ſont pas moins dignes de luy, ni moins propres à nôtre édification. Mais pour vous les expliquer, il faut ſuppoſer qu'on pourroit fort bien traduire les Paroles de l'Original en cette forme, *Dieu a fait l'un à l'oppoſite de l'autre, afin qu'aprés luy l'homme ne trouve rien.* C'eſt à-dire, ou afin qu'aprés Dieu l'homme ne s'imagine point un ſouverain principe dans le gouvernement de l'Univers, ou afin qu'àprés luy l'homme ne trouve rien à quoy il puiſſe donner ſon cœur, ſes deſirs, ſon eſtime, & ſon affection. Que peut on concevoir de plus grand & de plus majeſtueux que ces deux ſens? Pour le prémier, vous n'ignorez pas combien les hommes ſe ſont toûjours donné de peine à chercher le véritable, & prémier Auteur des miſeres, & des calamitez de cette vie. Les Egyptiens, les Perſes, les Grecs, & les Latins ſe ſont accordez à établir deux principes, l'un du bien & l'autre du mal, & cela même a fait autrefois une hereſie qui a troublé longtems le repos de l'Egliſe Chrétienne. Il faut même avoüer qu'il y a de la couleur dans cette opinion, & que d'abord elle ne paroît rien moins qu'inſenſée. Car dans l'idée que la Nature nous donne de la Divinité nous la concevons toûjours bonne, liberale, & bien-

faiſante, & il n'eſt pas facile de comprendre que ce ſoit d'elle que procédent tant d'afflictions dont la vie humaine eſt traverſée. Il ſemble donc que ces afflictions doivent avoir un autre ſource, & par conſequent qu'aprés Dieu, il y a encore un autre principe. Mais Salomon diſſipe cette erreur en nons diſant que Dieu a mis l'un à l'oppoſite de l'autre afin qu'àprés luy l'homme ne trouve rien. Cela veut dire que Dien a fait entrer le bien & le mal, la proſperité, & l'adverſité, dans une ſeule & même, œconomie, en les faiſant marcher enſemble, à côté l'une de l'autre, comme des parties d'un même projet, ou comme des piéces d'un même ouvrage,& des moyens qui tendent à une même fin, ſous la direction d'une ſeule & même intelligence,afin que nous ne reconnoiſſions qu'un ſeul diſpenſateur de l'une & de l'autre, & qu'apres luy nous ne trouvions rien. En effet il ne faut pas concevoir pour cela deux differens principes, ni ſe former une chimere impoſſible,& pleine d'abſurdités; il ſuffit d'en concevoir un ſeul qui ait également de la bonté,& de la juſtice,qui recompenſe la ſainteté; mais qui puniſſe auſſi le peché.

Pour l'autre ſens il ne ſe peut rien penſer de plus beau, ni de plus édifiant. Dieu a mis le bien, & le mal à l'oppoſite l'un de l'autre, afin qu'aprés luy; c'eſt à dire,aprés Dieu,l'homme ne trouve rien à quoy il puiſſe donner ſon eſtime, ſon cœur, & ſes affections. Car à quoy les donnera t-il ? A l'adverſité? Elle eſt l'ennemie de la Nature. A la proſperité? Non ſeulement elle eſt paſſagere & momentanée, l'adverſité la ſuit de prés ; mais elle n'eſt jamais pure, le doux eſt toûjours mêlé de l'aigre, & nôtre joye toûjours accompagnée de quelque deplaiſir. Il n'y adonc

a donc que Dieu ſeul en qui nous puiſſions raiſonnablement mettre nôtre confiance, rien que luy que nous devions deſirer, & où nôtre ame puiſſe trouver un parfait repos. Mais ne pouvons nous pas auſſi deſirer les biens temporels, & en joüir quand Dieu nous les donne, ſelon le prémier précepte de nôtre texte, *Au jour du bien, uſe du bien?* Nous le pouvons ſans doute ; mais il en faut joüir en Dieu & ne les détacher jamais de luy. Car des que vous detachez la creature des relations naturelles qu'elle a avec le Createur, vous la reduiſez à rien, elle n'eſt plus pour nous d'aucun uſage, & elle ceſſe d'eſtre un bien. Ce qui fait dans la Morale l'eſſence des biens ; c'eſt l'impreſſion de la Divinité, ôtez leur ce caractere ; c'eſt un neant.

Mais il eſt tems d'entrer dans la ſeconde partie de nôtre diſcours, & de nous faire une juſte application des enſeignemens que nôtre texte nous donne. Juſqu'icy, Mes trés-chers freres, je vous ay parlé en commun, permettez-moy, je vous prie pour quelques momens, de vous diſtinguer, & de vous conſiderer comme deux peuples de differente condition. Au jour du bien, uſe du bien ; ce prémier précepte vous regarde principalement, vous que la providence divine a fait naître, ou qu'elle a établis depuis longtems dans ces heureuſes Provinces. Vous avez eû vôtre jour d'adverſité ; mais Dieu vous a rendu celuy du repos, & de l'abondance. Uſez en bien. Il n'y a que trois mots dans cet avis ; mais ces trois mots combien de choſes importantes comprenent-ils ? Ils vous recommandent d'abord un uſage de reconnoiſſance envers cette douce & immortelle main de Dieu qui vous donne ſa protection, & qui vous comble de ſes bien-

bienfaits. De tous les vices qui deſhonorent les hommes, il n'y en a point qui les rende plus odieux dans la ſociété civile que l'ingratitude. L'ingrat eſt comme le buiſſon qui pique également & la main qui le plante, & celle qui l'arache. Mais ſi ce vice eſt enorme dans le commerce humain, combien plus le ſeroit-il dans la Religion, envers un Dieu qui non ſeulement vous ſupporte avec une indulgence plus que paternelle, qui non ſeulement éloigne de vos contrées tous les orages qui tombent ſur vos voiſins, en vous couvrant de la barriére de ſa providence, plus ſûre, & plus inviolable mille fois que toutes celles que vous pouvez eſperer d'ailleurs ; mais qui de plus ſemble épuiſer toutes ſes bontez en vôtre faveur ; un Dieu qui vous cultive comme ſon Hden, qui fait fleurir toutes choſes parmy vous les Arts, les ſciences, les diſciplines, les loix, les armes, le commerce, les alliances ; un Dieu qui remplit vos maiſons de richeſſes, & de bénédictions, & qui vous accompagne en toutes vos voyes. Uſez donc de vôtre bien, non en le rapportant à vôtre gloire, ni au ſervice de vos paſſions ; mais en le rapportant à ſa gloire, & à ſon ſervice. Uſez en, non pour vous enorgueillir de ſa poſſeſſion ; mais en tournant toûjours les yeux ſur le jour de vôtre adverſité paſſée, & en appréhendant ſon retour ; car comme dans vôtre affliction vous avez eſperé de la bonté de Dieu qu'elle rameneroit la proſperité, dans la proſperité, vous devez craindre de ſa colere qu'elle ne faſſe revenir l'affliction, puiſqu'il a fait l'un à l'oppoſite de l'autre.

Au reſte comme nôtre bien ne peut pas aller juſqu'à Dieu ; mais que nos plus agréables offrandes ſont celles qui deſcendent ſur ſes ſaints, vous voyez bien qu'un des plus néceſſaires uſages que vous en puiſſiez faire ;

faire ; c'eſt celuy de la charité. Auſſi eſt ce la vertu que J. C. nous à le plus recommandée, juſqu'à la regarder comme le veritable caractere de ſa communion, & à s'imputer, comme fait à luy-même, les actes que nous en exerçons envers ſes fideles, *J'ay eû, faim* dit-il,*& vous m'avez donné à manger, j'ay eû ſoif, & vous m'avez donné à boire, j'eſtois étranger, & vous m'avez recuëilli, j'étois mud, & vous m'avez vêtu, j'étois malade, & vous m'avez viſité, j'étois en priſon, & vous étes venus vers moy. En vérité je vous dis, qu'entant que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes freres, vous me l'avez fait.* Salomon avoit dit à peu prés la même choſe au dixneuviéme chapitre de ſes Proverbes,*Celui qui a pitié d'un miſerable, prête à l'Eternel, qui lui rendra ſon bien fait.* Il ne dit pas qu'il rend à l'Eternel ; mais qu'il luy prête ; car quoy que nous n'employons à cela que les choſes que Dieu nous a données, il les regarde pourtant dans cette œuvre, comme ſi elles venoient originairement de nous même, pour avoir lieu de les recompenſer. Permettez-moy donc aujourd'hui de vous recommander cét uſage de vos biens envers tant de pauvres affligez, que la profeſſion d'une même Religion avec vous chaſſe de leurs maiſons, & de leur patrie, & qu'elle en chaſſe nuds & depoüillez de toutes leurs commoditez temporelles, ſans appuy, ſans ſecours, ſans eſpoir, s'ils n'en avoient dans vôtre charité. Si vous conſiderez leurs perſonnes, ce ſont vos freres, formez avec vous d'un même ſang myſtique de Jeſus-Chriſt, & animez d'un même Eſprit de grace. Si vous regardez la nature de leur affliction, le Soleil n'en a peut-être jamais éclairé de plus grande, ou de plus prodigieuſe. Si vous en examinez la cauſe, ils ſouf-

frent pour la juſtice & pour ne pas vouloir préférer l'autorité des hommes à celle de Dieu. Si vous avez égard à leur nombre, il ſe multiplie châque jour, & ſelon toutes les apparences on ne le verra de long-temps fixé. Ainſi toutes choſes vous excitent à la compaſſion envers eux.

Mais quel beſoin avons nous de vous faire ſur cela des exhortations? Ne les avez-vous pas prévenuës par les effets de vôtre bonté, & par mille témoignages que vous nous avez dêja donnez d'une ſenſibilité cordiale, qui fait que nous avons bien moins de ſujet de vous offrir des priéres que de vous rendre des remercimens. Dieu veüille être vôtre remunerateur, & vous rendre mille & mille fois le bien qu'il vous a mis au cœur de nous faire. Souffrez pourtant que pour nous attirer deplus en plus vôtre affection, nous vous diſions à peu prés ce que Ruth diſoit à Noami, Nous venons icy pour ne faire qu'un même corps avec vous, & comme vôtre Dieu eſt nôtre Dieu, vôtre peuple auſſi ſera déſormais nôtre peuple, vos loix, ſeront nos loix & vos interêts, nos interêts. Où vous vivrez nous vivrons, où vous mourrez nous mourrons, & nous ſerons enſevelis dans vos tombeaux. Aymez-nous donc comme vos freres, & vos compatriotes, & ayez de la condeſcendance pour nos foibleſſes. Nous ſommes nez ſous un Ciel qui ne donne pas à tous ce temperament ſage, diſcret, & retenu que le vôtre vous communique. Supportez-nous; car comme il eſt juſte que nous nous formions, autant qu'il nous ſera poſſible, aux regles de vôtre prudence nous eſperons auſſi de vôtre équité qu'elle ne vous contera pas toutes nos infirmitez.

Pour vous, Mes freres, qui étes icy comme de miſerables

ſerables reſtes d'un grand debris ; c'eſt à vous à qui principalement je dois appliquer ces autres paroles, & *au jour de l'adverſité, Prens y garde.* C'eſt vous qu'elles regardent ; c'eſt à vous qu'elles appartiennent. J'avouë qu'un de nos prémiers devoirs en entrant dans cét Etat a été de remercier Dieu, de nous avoir delivrez d'une rude, & violente tempête, & de nous avoir conduits heureuſement dans ce port, & que dans cette veuë nous pouvons encore appeller cecy le jour de nôtre bien. Mais quoy que ce bien ſoit d'un prix ineſtimable ; il eſt pourtant accompagné de tant de triſtes ſouvenirs, & mêlé de tant d'amertume qu'il faudroit être fort inſenſible pour ne le pas regarde auſſi comme le jour de la plus grande adverſité qui nous pouvoit arriver. Je ne prétens pas vous faire icy une longue deduction de nos malheurs, ni m'arêter ſur les cauſe ſecondes qui nous les ont procurez. Nos malheurs vous ſont connus, & comment ne le ſeroient-ils pas ? Ils le ſont à toute l'Europe. Et pour les cauſes ſecondes, comme ce ne ſont que des canaux impurs, & des ſources inferieures que la malignité du ſiécle a empoiſonnés, il eſt bon de les couvrir d'un voile, de peur d'exciter en nous des mouvemens que nous ne voulons pas avoir. Laiſſons les au jugement de Dieu, ou plûtôt prions Dieu qu'il les change, & qu'il ne leur impute point ces fureurs, nôtre condition eſt encore plus heureuſe que la leur ; car au lieu que dans nos maux nous avons cette conſolation qu'à leur égard, nous ne les avons point meritez ; la joye de leurs ſuccés ſera toûjours troublée de ce remors d'avoir été des injuſtes, & des cruels. Elevons donc nos yeux plus haut, & en conſiderant les voyes de la providence qui a préſidé ſur cét ouvrage de ténébres, &

qui

qui en a compaſſé tous les reſſors, reconnoiſſons y avec humilité nos péchez. Il faut bien dire qu'ils ont été grans, & énormes, puiſqu'ils nous ont attiré de ſi terribles châtimens. Quand Dieu nous fait du bien, il le fait d'une maniére proportionnée, non à nous ; mais à lui même. Il en uſe autrement quand il nous châtie ; car il le fait, non à la meſure de ſa puiſſance, ni à celle de ſa juſtice ; mais à celle de nôtre foibleſſe, *Il nous viſite de verge d'homme*, dit l'Ecriture: Et c'eſt pourquoi S. Paul tenoit ce langage aux Corintiens, *Tentation ne vous a point ſaiſis ſinon humaine, & Dieu eſt fidele qui ne permettra point que vous ſoyez éprouvez par deſſus vos forces.* D'où vient donc que dans cette occaſion il ſemble qu'il a répandu ſur nous tout le feu de ſon indignation, ſans épargner ni ſes Sanctuaires, ni ſes Aſſemblées, ni les Bergers, ni les Troupeaux, ni les Miniſtres de ſa Parole, ni la profeſſion de ſa Verité? D'où vient qu'il a tout conſumé depuis un bout juſqu'à l'autre, non en quelques endroits ſeulement ; mais dans toute l'étenduë de ce grand Royaume que nous venons de quitter? D'où pourroit venir celà, que de ces deux cauſes, de la grandeur de nos pechez, & de leur opiniatreté? Nous avons multiplié leur nombre, & Dieu a multiplié ſes playes, ils ont inondé tous nos troupeaux, & Dieu les a tous frappez ; ils n'ont pas épargné ce qu'il y avoit de plus ſaint dans la Religion, & Dieu l'a enlevée du milieu de nous comme un bien dont nous étions des injuſtes poſſeſſeurs. Nous avons été ſourds à la voix de ſes exhortations, ſourds à la voix de ſes bienfaits, ſourds à celle de ſes menaces, inſenſibles à ſes préniers châtimens, inſenſibles aux ſeconds, & aux troiſiémes, inſenſibles à une longue ſuite de ſommations

tions qui nous ſont venuës du Ciel, pécheurs dans les proſperitez, pécheurs dans les adverſitez, pécheurs ſous la diſcipline de ſon Evangile, pécheurs ſous la protection de ſa providence, pécheurs ſous la ſeverité de ſa verge. Tout celà a épuiſé ſa patience, & lui a fait enfin prononcer cét ordre terrible, *Coupez ce figuier infructueux, à quel propos auſſi empêche-t-il la terre?* O Dieu que tu es adorable en tes jugemens! *A toi eſt la juſtice, & à nous la confuſion de face.*

Cependant au milieu de tant de colére, nous pouvons encore dire ce que Jeremie diſoit au 3. de ſes Lamentations, *Ce ſont les gratuitez de l'Eternel que nous n'avons point été conſumez; Car ſes compaſſions ne ſont point defaillies, elles ſe renouvellent chaque matin; c'eſt choſe grande que ſa fidelité.* J'avouë que Dieu a jetté ſur nous ſa faucille tranchante, & qu'il nous a moiſſonnez, & vendangez, pour me ſervir des termes de l'Ecriture; mais il a laiſſé encore des grapes & des épics, un réſidu ſelon l'élection de ſa grace. Il eſt bien juſte que je vous mette en ce rang, vous qui pour la confeſſion du nom de Jeſus Chriſt, avez eû le courage d'abandonner ce que la nature a de plus cher, vos maiſons, vos heritages, vos commerces, vos relations, vos familles, vôtre air natal, vos eſperances & vos engagemens. Le courage de préférer le repos & la liberté de vôtre conſcience, dût-elle être jointe à la faim, & à la nudité dans une terre étrangere, de la préférer, dis-je, à tous ces avantages pour leſquels les hommes ont accoûtumé de tout ſacrifier; Le courage de vous expoſer à mille hazards, & de franchir ſous la conduite de la providence des difficultez ſi grandes, & ſi viſibles, qu'on ne ſauroit preſque accuſer de lâcheté ceux qu'elles ont rebuté. On doit ce témoignage

à vôtre vertu; mais il ne faut pourtant pas s'imaginer que vous ſoyez les ſeuls que le Seigneur s'eſt réſervé: j'eſpere qu'il y en aura encore plus de ſept mille qui n'auront pas fléchi le genoû devant Baal, & parmi cette multitude même, qui en apparence a ſuccombé ſous le poids de la tentation; combien y en a t'il qui ſoupirent dans la ſervitude, & à qui nous devons eſperer que Dieu fera la grace de les relever? Ce ſont des roſeaux caſſez qu'il n'achévera point de briſer, des lumignons fumans qu'il ralumera en ſa miſericorde; car il y a encore du baume en Galaad, & des conſolations par devers lui; il y a encore des regards dans les yeux de Jeſus Chriſt, pour les rappeller à la repentance.

Mais en attendant qu'il plaiſe à Dieu de faire ſon œuvre en eux, faiſons nous? Mes Freres, de nôtre côté nôtre devoir, qui conſiſte à nous humilier, à nous amender, à avoir de la reconnoiſſance pour nos bien-faiteurs, & au reſte à mettre nôtre confiance en Dieu, qui ne nous abandonnera point. Je dis à nous humilier; car ſi nous devons ce mouvement à la ſeule Majeſté de nôtre Createur, devant laquelle nous ne ſommes que poudre & que cendre; combien plus le devons nous à cette Majeſté, quand elle ſe reléve par le bruit de ſon tonnerre, & par les éclats de ſa foudre, qu'elle a fait tomber ſur nous d'une maniére ſi terrible? Que pouvons nous lui oppoſer que nôtre neant, à l'imitation de Job, qui lui diſoit. chap. 13, *Déploieras-tu ta force contre une feuille que le vent emporte, pourſuivras-tu du chaume tout ſec?* Voyez comment il ſe fait de ſa propre foibleſſe un bouclier pour ſe couvrir contre l'indignation de ſon Dieu. Auſſi eſt-ce ſur cela même que David établit les compaſſions de Dieu

envers

envers ſon peuple au Pſ. 78. *Il revoqua*, dit-il, *ſouvent ſa colere, & n'émût point toute ſa fureur ; parce qu'il ſe ſouvint qu'ils étoient chair, un vent qui paſſe, & qui ne revient point.* & ailleurs, *l'Eternel eſt émû de compaſſion envers ceux qui le craiguent ; car il ſait bien de quoi nous ſommes faits, ſe ſouvenant que nous ne ſommes que poudre.* Pſ. 103. Voyez combien il nous eſt avantageux qu'il ſe ſouvienne de la baſſeſſe de nôtre condition ; mais afin qu'il s'en ſouvienne, il nous en faut ſouvenir nous mêmes, & la lui remettre devant les yeux par un profond aneantiſſement de nos cœurs aux piéds de ſon Tribunal, & par un vif ſentiment de nos péchez ; *Eternel, ſi tu prens garde aux iniquitez, qui eſt-ce qui ſubſiſtera ?* Pſ. 130.

Ne vous imaginez pourtant pas que cette humilité ſuffiſe pour nous rendre agréables à Dieu, elle eſt néceſſaire, j'en conviens ; mais elle ne doit pas être ſeule, il faut joindre un véritable amendement de vie. *Eſt ce là le jeûne que j'ay choiſi*, diſoit Dieu au 58. d'Iſaïe, *que l'homme afflige ſon ame un jour, en courbant ſa tête comme le jonc, & en étendant le ſac & la cendre, appelleras tu celà jeûne, & jour acceptable à l'Eternel ? N'eſt-ce pas plûtôt que tu dénoues les liens de méchanceté, que tu délies les cordages du joug, que tu laiſſe aller francs ceux qui ſont foulez, & que vous rompiez tout joug ?* L'amendement eſt le devoir de tous les hommes, & de tous les tems ; mais il l'eſt principalement des fidéles dans l'état où nous nous trouvons. Ne ſerions nous venus icy que pour y apporter les vices de nôtre nation ; comme s'il n'y en avoit pas aſſez des naturels, & qu'il y en falût encore tranſplanter de ceux des étrangers ? Souvenons nous que nous ſommes dans ce pays comme des refugiez, & des refugiez pour la

cauſe de la Religion,& que pour remplir ce caractere, nous y devons être en exemple de vertu, ſages, & modeſtes, juſtes & charitables, pieux & zelez, dociles & ſoûmis aux ordres, chaſtes & ſobres, actifs & diligens châcun en ſa vocation, & travaillans de nos mains pour n'être à charge que le moins que nous pourrons, afin de nous acquerir pour l'avenir l'eſtime & l'amour de ceux qui nous recueillent aujourd'huy avec tant de cordialité.

Ne l'oublions jamais, Mes freres, cette douce & tendre cordialité, l'effet de la communion des ſaints, qui nous donne un Azyle, lors que la fureur de nos compatriotes nous pourſuit à toute outrance, & que nos freres, & nos plus chers amis nous abandonnent. Ayons en une parfaite reconnoiſſance dans le cœur, & témoignons la par nos œuvres. C'eſt ce que nous ferons ſi nous ſommes fidéles à l'Etat, ardens pour ſes interêts, jaloux de ſa gloire, promts & faciles à porter ſes charges, obéïſſans & reſpectueux à ſes Puiſſances, & toûjours ſujets à ſes Loix. Et à l'égard des particuliers, conduiſons nous de telle ſorte qu'ils voyent que leurs bienfaits ne ſont pas perdus; mais qu'au contraire ils en recueïllirontune double moiſſon, l'une de Dieu & l'autre de nous, l'une de la bénédiction du Ciel, & de l'autre de nôtre ſervice.

Enfin à tout cela nous devons ajoûter une ſainte confiance en la miſericorde de Dieu, qui n'abandonnera jamais ſon Egliſe. Elle eſt à preſent dans le jour de ſon adverſité; mais celui de ſon bien viendra: car Dieu a fait l'un à l'oppoſite de l'autre. Si elle voit aujourd'huy des défections en grand nombre, un jour elle verra des repentances & des converſions qui feront dire à ſes enfans, *Ce lieu eſt trop étroit pour*

nous

nous, faites nous place afin que nous y puiſſions demeurer. Et dés maintenant même, nous devons nous conſoler de la conſolation de S. Paul, *Le fondement de Dieu demeure ferme, ayant ce ſceau, Dieu connoît ceux qui ſont ſiens.* Aucun de ſes Elûs ne perira, & ſon Egliſe ne conſiſte qu'en ſes Elûs; ce tas de mondains qui dans le tems de la perſécution quitent & ſe replongent dans le ſiécle: ce n'eſt point ſon Egliſe, à Dieu ne plaiſe. Si aujourd'hui nous ſommes ſous ſa colére, il nous rendra ſa paix & ſon amour; *Va mon peuple entre en tes cabinets, & ferme ta porte ſur toy, cache toy pour un bien petit moment, juſqu'à ce que l'indignation ſoit paſſée.* Si nos pechez ſont grands, le ſang de Jeſus-Chriſt eſt d'un prix encore plus grand, il y aura propitiation & grace pour nous, en vertu de ſa mort & de ſon interceſſion. Si nos ennemis ſont puiſſans, Dieu eſt encore plus puiſſant qu'eux; *Les fleuves*, dit le Proféte, *ont élevé leur bruit, les fleuves ont élevé leurs flots; Mais l'Eternel qui eſt là haut eſt plus puiſſant que le bruit des groſſes eaux, & que les fortes vagues de la Mer.* Si d'autre côté nous ſommes foibles, ne ſavez vous pas que c'eſt en nôtre foibleſſe que conſiſte nôtre force? Voyez ce qu'il fut dit à S. Paul,; *Ma grace te ſuffit, j'accomplis ma vertu dans ton infirmité.* Ma vertu dans ton infirmité, cette union vous paroît étrange. C'eſt pourtant l'alliance de Dieu avec nous; la lumiére y eſt jointe avec les ténébres, la vie avec la mort, & la force avec la foibleſſe, & ſi les ténébres ne s'y trouvoient, la lumiére & la force n'y ſeroient pas. Nous ne fourniſſons dans ce bienheureux commerce que nôtre vanité & nôtre neant, afin que Dieu y apportant ſa réalité, il puiſſe dire, Ma grace te ſuffit, j'accomplis ma vertu dans ta foibleſſe. Pourvû qu'il

nous

nons conſerve ſa grace & ſa vertu ne craignons rien. L'Éternel eſt ma lumiére & ma délivrance, de qui auray-je peur ? L'Eternel eſt la force de ma vie, de qui auray-je frayeur ? Prions le ſeulement qu'il ſoit avec nous ; & pour le reſte remettons nous en à la conduite de ſa providence : Eternel donc ne nous abandonne point, Seigneur ne t'éloigne point de nous.

Ce ſont les vœux que nons offrons pour vous tous en commun, Mes trés chers fréres ; car il eſt tems de vous rejoindre & de ne vous regarder plus que comme un ſeul troupeau rangé ſous une même houlette. Dieu veüille conſerver au milieu de vous, de génération en génération, & de ſiécle en ſiécle, le miniſtére de ſon Evangile, & vous garentir des piéges & de l'oppreſſion d'une Religion adultére. De quelle importance eſt ce vœu, vous le ſavez, vous à qui Dieu diſpence ſa Manne ſi abondamment ; mais vous le ſavez bien mieux, vous pauvres brebis errantes, que la fiére main de la ſuperſtition nous a ravies, & qu'elle a emportées de vive force dans les deſerts. Pauvres Ames qui conteriez pour une grande grace la liberté d'aller chercher la parole de Dieu, je ne dis pas au dela des Mers, & dans des contrées étrangéres ; mais dans les places même les plus reculées de l'Amérique ; dans un autre monde, & ſous un autre Ciel. Dieu veüille, Mes fréres, ne vous mettre jamais à une ſi dure épreuve. Dieu veüille affermir & rendre inébranlables les fondemens de vôtre Etat, vous conſerver les Hautes Puiſſances, ſous la légitime autorité deſquelles vous vivez ; & comme elles vous couvrent de l'ombre de leurs ailes, qu'il les couvre auſſi de l'ombre des ſiennes, & qu'il regne ſur elles par une perpetuelle influence de ſon Eſprit, & de ſa

paix

paix, & de ſa bénédiction. Dieu veüille vous conſerver le ſage & glorieux Prince que ſa bonne providence a mis à la tête de vôtre Republique & de vos Armées, & qu'elle fait être comme l'œil & le bras de ce floriſſant Etat : l'œil par les lumiéres de ſa conduite, & le bras par la force de ſa protection. Le Dieu de ſes péres qu'il adore & qu'il ſert, faſſe marcher ſon Ange devant ſes pas, qu'il ſoit lui même ſon bouclier & ſa défenſe, qu'il béniſſe tous ceux qui le béniront, & qu'il arrête & réprime la fureur de ſes ennemis. Dieu veüille bénir & garder la grande & Royale Princeſſe qu'il a miſe à ſes côtez, dont les vertus aſſemblées répandent une ſi douce odeur dans l'Egliſe & dans le monde, Qu'il faſſe ceſſer dans nos cœurs l'ardent deſir qui les agite, de voir naître de cette Sacrée Union une heureuſe poſterité; mais qu'il le faſſe ceſſer en l'accompliſſant, & en le changeant en joye & en actions de graces. Dieu veüille vous ſanctifier tous, Mes trés chers fréres, & vous embraſer de plus en plus du zéle de ſon Evangile, & de l'amour de ſa verité, en y ajoûtant une conſtante pratique de bonnes œuvres, & une intention ſincére de faire en toutes choſes vôtre devoir. Dieu veüille exaucer vos priéres, prolonger le jour de vôtre bien, & éloigner celui de l'adverſité, qu'il ſoit vôtre garde, vôtre ombre & vôtre main droite, & qu'il empêche *que le Soleil ne donne point ſur vous de jour, ni la Lune de nuit.* Qu'aprés avoir rempli vos cœurs de foy, de piété, de charité & de juſtice, il rempliſſe auſſi vos familles de biens & de proſperité, donnant à tous vos deſſeins, & à vos travaux de favorables ſuccés, & à vos chers enfans une éducation en ſa crainte. Allez, retirez-

vous

vous dans vos maiſons, plus riches & plus contens mille fois que vous n'en étes ce matin ſortis. Vous avez fait vôtre paix avec Dieu, il vous a donné ſa main d'enhaut, & il vous a pardonné vos pechés, & vous de vôtre part vous lui avez promis de le ſervir & de le craindre juſqu'au dernier de vos ſoupirs, & de ne l'offencer plus, au moins autant que la fragilité de la Nature le peut permettre. Ne rompez jamais un ſi religieux engagement, & ſoyez perſuadez que Dieu ne revoquera jamais ſon Alliance avec vous; mais qu'aprés vous avoir honoré de ſes faveurs ſur la terre, il vous en donnera le comble dans la felicité de ſon Paradis. A lui Pere, Fils, & Saint Eſprit, ſoit honneur & gloire, au ſiécle des ſiécles. AMEN.

FIN.